

récit, qu'ils consentent à écouter la conversation engagée entre les quatre Français et ils sauront tout ce qu'il est nécessaire qu'ils connaissent pour comprendre les événements qui vont suivre.

—Voilà déjà deux jours que nous campons là, dit le docteur et je commence à craindre qu'il ne soit survenu quelque accident à nos messagers.

A ce moment sortait du rancho ou de la chaumière couverte d'herbes sèches et construites en adobe (brique crue) un homme de taille élevée, au visage osseux et carré, bruni par l'air vif, les cheveux noirs et durs comme ceux des Indiens des deux Amériques.

—Qu'en pensez-vous, cher Fernando ? demanda en espagnol le docteur qui fit connaître au nouveau venu ses appréhensions.

—Je pense que vous avez tort de vous alarmer, répondit le gauchon ; mon ami Pouane, quoique simple Indien, est un homme prudent et habile. Il s'est engagé à se présenter chez Shay-Hueque, le grand cacique, fils du vieux Calfoucourah dont le souvenir vivra éternellement dans les nations patagones ; il fera ce qu'il a promis et gagnera la récompense que vous lui avez offerte.

—N'oubliez pas que la tribu des Mamouelches, chez laquelle se trouve le grand cacique, est bien loin d'ici et qu'il n'y a encore aucun temps de perdu.

Le gauchon ayant ainsi répondu au docteur, ne s'éloignait pas.

—Avez-vous donc encore quelque chose à me dire, Fernando ?

—Oui, señor caballero, j'ai moi aussi des appréhensions, mais elles sont d'une autre nature que les vôtres.

—Parlez, parlez sans crainte, mon ami, dit avec bonté le vieux docteur.

—Voilà ce que c'est : la nuit dernière pendant que vous dormiez paisiblement et en sûreté dans votre chariot bien clos, un puma est venu rôder autour de mon rancho et a étranglé un de mes chevaux qui paissait aux environs. Je crains que la vilaine bête, encouragée par l'impunité, ne revienne cette nuit et ne fasse à votre détriment ou au mien une nouvelle victime.

Le Canadien Francisque avait dressé l'oreille en entendant ces mots.

—Ah ! dit-il, en montrant ses trente-deux dents dans un large sourire, le nommé Puma se permet de venir chasser sur nos terres. Il a sans doute envie de faire connaissance avec François.

Le gauchon regarda le chasseur d'un air ahuri. Bien que Francisque se fût exprimé en pur castillan, il était visible que le métis espagnol ne l'avait pas compris.

—François, c'est ma carabine, dit le Canadien, et ceux qui la connaissent savent qu'elle laisse à ceux qu'elle attaque de cuisants souvenirs. Je me mettrai à l'affût ce soir et, si M. Puma nous fait l'honneur de paraître, il court grand risque de ne pas s'en retourner.

—Ma foi, répondit le gauchon Pedro, je n'ai pas donné de nom à ma boleadora, mais je vous tiendrai bien volontier compagnie et nous verrons qui sera le plus agile, d'elle et de votre François.

A ce moment se présenta un noir de belle taille et qui n'est pas un inconnu pour nos lecteurs. C'était le nègre Apatou, le fidèle compagnon du regretté docteur Crevaux, que le comte de la Boyssie avait pris à son service à son passage à Cayenne.

Apatou remplissait dans l'expédition les délicates fonctions de cuisinier.

—Ces messieurs sont servis dans le chariot, dit-il.

Les quatre voyageurs se dirigèrent sur les pas d'Apatou et ne tardèrent pas à se trouver en face d'une énorme caisse roulante, assise sur des roues de vingt-cinq centimètres d'épaisseur, véritable arche de Noé.

Pendant qu'ils y entraient et se mettaient à table, Francisque pénétra dans le rancho de Pedro et les deux nouveaux amis tinrent conseil en dévorant un morceau de viande séchée au soleil qu'ils arrosèrent d'un verre d'eau claire. Depuis longtemps le Canadien n'avait fait un aussi sobre repas.

Le gauchon exposa au chasseur le projet qu'il avait conçu afin d'assurer le retour de la bête fauve que les deux compagnons de chasse avaient résolu de tuer.

Dès qu'ils eurent avalé leur dernière bouchée, ils allèrent planter à environ trente mètres de la chaumière un pieu solidement enfoncé dans la terre et y attachèrent une jument accompagnée de son poulain, ne laissant à la pauvre malheureuse mère qu'assez de courroie pour lui permettre de faire le tour de son piquet.

La nuit tomba quand ses travaux préliminaires eurent été achevés, mais un clair de lune magnifique ne tarda pas à remplacer par sa lumière crépusculaire la clarté de l'astre du jour.

Le gauchon lassa un de ses chevaux qui paissait dans la pleine, le sella, le brida et sauta sur sa croupe. Il fit ranger l'animal docile dans le cône d'ombre projeté par le rancho, et resta immobile et muet tenant en main sa terrible boleadora. Quand au Canadien, il s'assit tranquillement sur le sol à côté du cheval de Pedro et attendit patiemment, sa carabine entre les jambes.

Deux heures se passèrent sans qu'on vit rien apparaître, puis tout à coup la jument attachée, commença à donner des signes visibles d'inquiétude. Elle plaça sa tête entre ses jambes de devant et se mit en devoir de repousser l'ennemi avec ses ruades de derrière. Le poulain, averti par son instinct, vint se réfugier sous le ventre de sa mère.

Le fauve ne tarda pas à apparaître, et déjà un combat terrible s'engageait entre lui et la vaillante mère, quand tout à coup une détonation et un sifflement se firent entendre simultanément.

Le gauchon enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval, qui partit au galop, entraînant avec lui le corps du fauve enveloppé par les terribles bolas.

Le Canadien, lui, ne broncha pas et se contenta de rire silencieusement comme le héros de Cooper.

Après qu'il eut décrit un grand cercle avec son cheval toujours traînant sa proie, il revint auprès du chasseur et fit amener l'animal mort sous ses yeux.

—Que dites-vous de ma boleadora, monsieur Francisque ? demanda-t-il d'un ton goguenard.

—Et vous, que dites-vous de François ?

Le gauchon était descendu de cheval et regardait avec attention le cadavre du fauve.

—Je dis, fit-il enfin, que François a manqué son coup, car la peau de l'animal n'est pas trouée.

—Regardez donc entre les deux yeux, dit le Canadien sans changer de place.

Le gauchon après avoir vérifié qu'un petit trou rond existait au milieu du front s'avança gravement vers le chasseur et lui saisit la main.

—Vous êtes un crâne tireur, dit-il, et si les Argentins avaient des soldats comme vous, il y a beau temps que pas un Indien ne resterait dans la pampa depuis le rio Negro jusqu'au détroit de Magellan.

JULES GROS.

(La fin au prochain numéro)

LE CLUB "LE CANADIEN"

Avec le retour de l'été et les belles nuits étoilées reviennent aussi les gaies excursions au clair de la lune, le passe temps favori des canadiens, et les canadiennes surtout.

C'est le club de raquettes "Le Canadien," qui va ouvrir la série cette année, et tous les amis de la franche gaîté du bon air et de la bonne humeur sont convoqués pour vendredi prochain, le 18 courant.

On partira à 8½ heures à bord, du vapeur "Canada," et il y aura à bord, musique, danses et chansons, etc., etc., en un mot tout ce qu'il faut pour l'amusement de tous, il y en aura pour tous les goûts.

L'excellente direction du club, le tact bien connu des organisateurs, nous permettent de prédire que cette fête sera non-seulement un succès, mais que comme ses devancières, elle laissera à tous ceux qui y prendront part le souvenir d'une bonne et agréable soirée, passée entre bons amis, et entre gais Canadiens qui savent s'amuser et amuser leurs invités.

Un examen.—Le professeur : Qu'est-ce que l'amour ? —L'élève : Je l'ai su, mais je l'ai oublié.—Le professeur : C'est triste !... le seul homme qui l'ait su, l'a oublié.



DANS LE GRAND LIT

Il fait très noir, il est minuit ; et Bébé pleure. Mais sa mère l'entend.—Les mères à toute heure, Qu'il soit nuit, qu'il soit jour, sont sans cesse en éveil !— "Qu'as-tu, chéri ?" Bébé dans un demi-sommeil, Bredouille qu'il a peur, qu'il voit la Grosse Bête !... La maman rassurée a sur la blonde tête Posé sa main : "Dormez... dormez vite... il est tard ! Ce n'est rien !... je suis là... c'était un cauchemar !..." Mais Bébé, qui n'est pas, certes ! un foudre de guerre, Refuse de dormir et se plaint. Bref, sa mère, Lasse de sermonner sans résultat, lui dit : "Ne pleurez pas, vilain, et venez dans mon lit," Puis, tout pelotonné, prend le jeune rebelle, L'emporte dans ses bras et le console auprès d'elle.

* *

Oh ! dans ce grand dodo Bébé ne craint plus rien !... D'un petit air fripon, il dit : "Comme on est bien !... Je suis brave, tu vois !... encore une caresse !..." Et s'endort au milieu d'un accès de tendresse.

* *

Le lendemain matin, notre joli sournois Réve de désertir une seconde fois Son berceau. Tout le jour, sur sa mine ingénue, On lit de grands projets. Enfin, la nuit venue, Bébé, qui du grand lit voudrait avoir sa part, Crie, à peine au dessert : "Moi, j'ai le cauchemar !..."

CHARLES S.

RÉCRÉATIONS SCIENTIFIQUES

Obliger un œuf à passer par le goulot d'une carafe.— Retourner un verre plein d'eau sans renverser de liquide.— Un verre d'eau qui ne déborde pas facilement.— Faire sortir une pièce d'argent de dessous un verre sans y toucher.— Un bourdon de cathédrale avec une cuiller.— Enlever un homme de terre avec sept doigts.

Faire passer un œuf à travers le goulot d'une carafe ! Impossible ! Pardon, très possible, en trichant un peu. Dépouillez l'œuf bien cuit de sa coque calcaire. Puis enflamez du papier et jetez-le en feu dans le fond de la carafe. Et vivement placez l'œuf sur le goulot. Puis regardez.

L'œuf s'étire, se moule sur le goulot, descend peu à peu. Pouf ! le voilà au fond de la carafe.

L'explication est simple. La combustion du papier a enlevé à l'air de la carafe une partie de son oxygène constitutif ; il s'est produit un vide et la pression atmosphérique a poussé l'œuf du dehors au dedans.

C'est encore la pression atmosphérique qui permet à un opérateur un peu exercé de renverser un verre plein d'eau, bouché seulement d'une feuille de papier. Le verre est plein jusqu'au bord ; on applique soigneusement le papier en s'assurant qu'il ne reste pas d'air entre le liquide et la feuille. On retourne, et toute la masse d'eau est soutenue par la pression atmosphérique.

Autre passe temps. Un verre à pied est posé sur deux pièces de 10 centimes déposées elles-mêmes sur une table garnie d'une nappe ou d'un tapis. On a glissé une pièce de 50 centimes au milieu du verre. Il s'agit de faire sortir la pièce de dessous le verre... sans y toucher, bien entendu.

Pariez que c'est impossible et vous perdrez ! Avec l'index gratter la nappe dans le voisinage du verre, et peu à peu vous verrez la pièce se déplacer et finalement se rapprocher de votre doigt. L'élasticité du tissu pousse insensiblement la pièce dehors. Chaque déplacement de l'ongle crée un mouvement correspondant dans le tissu, et il faut bien que la pièce de 50 centimes obéisse à cette série d'impulsions.

* *

Voilà un verre plein d'eau à deux ou trois millimètres près. Le liquide dessine à sa surface un ménisque concave. Voilà une pile de pièces de cinq francs ou de pièces de dix centimes. Combien pourriez-vous jeter de pièces dans le verre sans le faire déborder.

Une, deux, trois peut-être, répondent les assistants.

Eh bien ! on se trompe. Il est possible d'en